

LA POÉSIE  
CONTRE LE CHAOS



Brigitte Gautier

LA POÉSIE  
CONTRE LE CHAOS

Une biographie  
de Zbigniew Herbert

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Les photographies du cahier central proviennent des archives de l'auteur  
et sont conservées à la Bibliothèque nationale de Pologne, à Varsovie  
(Département des manuscrits, archives Zbigniew Herbert)

*Droits réservés. Reproduction interdite.*

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc

ISBN : 978-2-88250-520-0

## *Avertissement*

Les titres d'œuvres polonaises, non publiées en France, sont traduits entre crochets lors de la première occurrence, puis donnés dans la seule version française pour faciliter la lecture.

Les citations de Herbert sont suivies entre parenthèses du titre du poème ou de l'essai, du numéro du volume et du numéro de page dans l'édition des *Œuvres poétiques complètes* I, II et III et des essais: *Le Labyrinthe au bord de la mer*, *Nature morte avec bride et mors*, *Un barbare dans le jardin*, publiés à Paris, au Bruit du temps entre 2011 et 2015. Nous les reproduisons ici avec l'aimable autorisation des éditions Le Bruit du temps.

Pour ne pas alourdir l'appareil de notes, nous omettons les références des citations les plus brèves. Les références des lettres et témoignages sont données selon l'édition polonaise, s'ils ont été publiés, ou celle des archives, s'ils sont inédits.



## PROLOGUE

Le 31 juillet 1998, le cimetière historique de Varsovie, Powązki, est le théâtre d'un enterrement très simple, rendu exceptionnel par la présence d'une foule gigantesque, d'une nuée de journalistes, du Premier ministre, de la présidente du Sénat et de deux Prix Nobel de littérature. L'un des deux, Czesław Miłosz, prononce cet hommage : « Un grand poète est mort. Au cours de son histoire, un pays ne possède que quelques poètes, dont les mots passent dans la langue et se transmettent de génération en génération. C'est ce qui est arrivé avec la poésie de Herbert, de son vivant. » La déclaration du Premier ministre, elle, est plus morale que politique, même si l'engagement du poète défunt sert la démocratie, installée depuis moins de dix ans dans le pays : « Je m'en suis toujours senti proche, en fait. Et c'est sans doute ce que pourrait dire tout intellectuel polonais qui a voulu rester honnête et se comporter selon sa conscience. Herbert est devenu très rapidement un classique. Dans cent, deux cents ans, en Pologne, ses statues témoigneront qu'il est proche de nous, qu'il est devenu une part de notre héritage collectif, de notre polonité d'esprit. » Ces éloges officiels, écrits visiblement pour la postérité, soulignent cependant des traits généralement peu caractéristiques de la poésie : sa proximité du quotidien, sa capacité à former et à incarner. Ils donnent aussi l'impression d'un adieu

à un monument national plus qu'à un écrivain de chair et de sang. Le plus surprenant étant que l'effervescence que l'on observe à l'enterrement traduit l'émotion qui saisit le pays tout entier et l'âme pendant plusieurs semaines. Et que dire du fait que le président de la République de l'époque, Aleksander Kwaśniewski, toujours en quête d'occasions médiatiques, se serait bien volontiers rendu lui aussi à cet enterrement mais que sa présence n'y était pas souhaitée ! La veuve refusa même l'ordre de l'Aigle blanc, attribué au poète à titre posthume, avec la conscience que son mari n'aurait pas accepté une décoration d'un président post-communiste. Un an plus tard, Jan Lebenstein, un ami peintre de Herbert, rencontré à Paris en 1959, lors du premier grand voyage que firent l'un et l'autre à l'étranger, vint occuper la tombe voisine.

Si l'on écoute les témoignages des amis de Herbert, des plus anciens aux plus récents, des femmes de sa vie et de ses ennemis, le portrait qui s'en dégage est plus vibrant et plus complexe que les hommages les plus intelligents. Son charme, son ironie, sa générosité, sa loyauté le disputent à son inconstance et à son intransigeance. En septembre 1963, au British Museum de Londres, il consulte la *Grande Encyclopédie illustrée des sciences occultes*, éditée à Strasbourg en 1937, et note ce qui concerne son signe astrologique, le Scorpion (23 octobre – 21 novembre), qui est aussi celui d'un certain nombre de ses amis : « Les hommes sont audacieux, hardis, souvent enjoués. Ils sont bretteurs et joueurs, ils peuvent être charmants pour les amis, mais quand on les a offensés, ils sont d'une violence dangereuse et il ne fait pas bon être de leurs ennemis. Destinée : la vie est mouvementée, voyages nombreux et lointains. L'argent arrive souvent des sources les plus inattendues. Les coups et les blessures guettent les natifs du Scorpion, mais leur vie est intéressante. » Hormis les généralités plaisantes dont les horoscopes sont coutumiers, celui-ci décrit assez bien l'existence riche et tumultueuse du poète. C'est en tout cas cette vision romanesque de lui-même que Herbert choisit de retenir, puisqu'il la recopie dans l'un de ses carnets et en partage les conclusions avec l'un de ses amis, également natif du Scorpion.

Cet homme discret se confiait peu et ses lettres traduisent la même retenue, preuve autant de politesse envers l'autre que de réticence à se livrer. S'il avait autrefois commencé la

rédaction d'un roman autobiographique, nommé tout simplement *Le Début du roman*, il n'en rédigea que quelques pages, publiées en revue en 1951. Ses poèmes et ses essais, par leur alliance de simplicité et de mystère, d'ironie et d'emportement, trahissent une vie sensuelle et intellectuelle riche et compliquée. De même, ses archives personnelles peuvent s'avérer déroutantes. Les cahiers et les dossiers des différents manuscrits regorgent de documents. Les carnets de croquis qui éternisent voyages et visites de musées se comptent par centaines. Et que dire du nombre de ses cartes de lecteur des bibliothèques parisiennes, des cartons d'invitation, faire-part, lettres, petits mots griffonnés, accumulés durant toute une vie ! Venant d'amis, certes, mais aussi d'inconnus, comme s'il voulait établir un procès-verbal de toute son existence. Que révèlent-ils d'un homme qui a dû déménager une quinzaine de fois, changeant régulièrement de pays, et vivant le plus souvent dans l'incertitude ? À cette question, on peut apporter la réponse psychanalytique de l'expérience de la perte, qui est au centre de son histoire personnelle, et à laquelle il opposa un rempart de mots. Étrange personnage que la mort des civilisations était capable d'émouvoir (Cnossos, les Étrusques, les Indiens...), mais qui évoquait la sienne avec sérénité dans le poème « Fin », et la mettait en scène, choisissant comme titre de son dernier recueil : *Épilogue de la Tempête*.

À la fin de sa vie, il ordonna une partie de ses dossiers pour le bénéfice des chercheurs en littérature et de la bibliothèque Beinecke de l'université de Yale, sans imaginer que ses « notes de blanchisserie » seraient également scrutées avec intérêt. On retrouve ainsi dans ses papiers un ticket de caisse du Monoprix de la rue du Faubourg-du-Temple, dans le XI<sup>e</sup>, daté du 22 juillet 1991, témoignant qu'il se nourrissait normalement, mais aussi son poème inachevé « Épilogue de la tempête », destiné au recueil éponyme, le dernier (il a forcément goûté cette ironie de la fin). Au-delà de ces traces, l'œuvre qu'il réussit à édifier force l'admiration. À rebours d'une existence bouleversée par les catastrophes historiques, la violence des séides du pouvoir, l'adversité de la maladie, il construisit une œuvre d'art. Sans complaisance, il éliminait d'ailleurs tous les poèmes qu'il jugeait imparfaits. Ses quatre cents poèmes sont autant de miniatures, dont l'ordre rigoureux au sein de chaque

recueil accroît le sens et l'émotion. Son style très particulier a fait école, inspirant nombre d'auteurs. Sa réputation en tant que poète est telle que l'on oublie souvent qu'il fut également essayiste et qu'il écrivit plusieurs pièces pour la radio et le théâtre. Il fut aussi cet auteur culte dont on s'arrachait les livres, au tirage toujours trop réduit, dont on apprenait les poèmes par cœur, au point que certaines formules en sont passées dans le langage commun, ou ressurgissent à la faveur d'émotions collectives intenses.

Herbert, espiègle et charmant, inspira une véritable passion à ses lecteurs, passion pour ses poèmes et passion pour lui-même, plus à l'image d'une star du rock que d'un intellectuel. Au point que vingt ans après sa mort, la passion est toujours vivace ou en train de naître en de nouveaux lieux. La profondeur de l'œuvre qui séduisit des générations successives dans différents pays, et suscita des lectures multiples, est encore à explorer – car elle n'a pas livré tous ses secrets, pas plus que la vie de son auteur. Mais peut-on envisager une création d'envergure sans une part de mystère qui incite précisément à la découvrir davantage, mieux, autrement et encore? Tout commence du reste par une énigme, comme dans le roman de Kornel Makuszyński de 1938, *Uśmiech Lwowa* [*Le Sourire de Léopol*]: celle de la ville où le château est ouvert à tous les vents et la rivière invisible.

## I

### LE DÉBUT DU ROMAN : 1924-1939

Zbigniew Herbert arrive au monde le 29 octobre 1924 dans la ville des lions: Léopol. Il vient agrandir la famille de Bolesław Herbert (1892-1963) et de sa femme Maria Kaniak (1900-1980), qui compte déjà une fille, Halina, née l'année précédente. Juriste de trente-deux ans, son père avait créé une petite banque coopérative, où sa future femme, de huit ans sa cadette, était entrée comme employée. Ils se sont mariés en 1921 et depuis lors, elle est femme au foyer. Leur situation sociale est celle de la petite bourgeoisie de l'époque. Ils louent un appartement au 20, rue Łyczakowska, dans un quartier animé. Comme il est fréquent dans les familles polonaises des « confins », soit des limites orientales de la Pologne (équivalent symbolique de la « frontière » américaine), ses parents offrent une parfaite synthèse d'éléments allogènes. Le père de Bolesław Herbert, Józef (1848-1899), est un juriste d'origine autrichienne, et sa mère, Maria Balaban (1862-1939), est arménienne. Le père de Maria Kaniak est polonais, employé à la mairie de Léopol, tandis que sa femme, Christine Lenius, est autrichienne. Ils ont sept enfants, cinq filles et deux fils.

De par sa situation géographique sur la ligne de partage des eaux, entre le Bug qui se jette dans la Baltique et le Dniestr qui se jette dans la mer Noire, Léopol est ville frontière à plusieurs titres, d'autant que sa riche architecture Renaissance,

due à des architectes, sculpteurs et peintres italiens, constitue un spectacle assez insolite en Europe orientale. Elle doit son opulence au commerce, puisqu'elle fut une étape incontournable sur les routes est-ouest de la soie et des épices, mais aussi nord-sud des fourrures et de l'ambre. Fondée en 1256 par Vladimir de Halicz, elle fut annexée avec la province de Galicie à la couronne de Pologne en 1349, sous le règne de Casimir le Grand. Ce roi bâtisseur, dont l'adage dit qu'«il avait trouvé la Pologne en bois et la laissait en pierre», entoura la ville de fortifications pour la protéger des incursions tartares et ottomanes. En 1772, la province est annexée par les Autrichiens, lors du premier partage de la Pologne, mené de concert avec les Prussiens et les Russes.

Suite à l'affaiblissement de la monarchie habsbourgeoise, la Galicie gagne un semblant d'autonomie à partir de 1867, disposant d'un vice-roi et d'une Diète élue qui siègent à Léopol, devenue capitale de la province. Apparaissent alors des associations patriotiques, émanations des mouvements nationaux polonais et ukrainiens, qui réclament une complète indépendance et entraînent des civils au maniement des armes, sous couvert d'activités sportives. Avant la Première Guerre mondiale, la population de Léopol est à quarante pour cent polonaise, trente pour cent ukrainienne, vingt pour cent juive et dix pour cent autre (autrichienne, allemande, arménienne...). En 1918, mettant à profit l'effondrement des trois empires s'étant partagé l'Europe, les Polonais aspirent à retrouver l'intégralité de leur territoire de 1772. Les Ukrainiens, eux, souhaitent créer un État indépendant, constitué de la Galicie occidentale, augmentée de la Galicie orientale, toujours sous domination russe mais dans les affres de la révolution bolchevique, dont la capitale serait Léopol. Le 1<sup>er</sup> novembre 1918, les Ukrainiens tentent de prendre le contrôle de la ville, ce qui entraîne aussitôt une réaction des habitants polonais: des combats s'engagent, d'autant plus acharnés que des troupes ukrainiennes encerclent la cité. L'arrivée de mille quatre cents soldats de l'armée polonaise, le 20 novembre, oblige les Ukrainiens à se retirer du centre, même s'ils maintiennent un demi-siège, appuyé par des tirs d'artillerie, qui va perdurer jusqu'au 22 mai 1919. Les bolcheviques s'opposent à la naissance d'un État ukrainien et, après avoir anéanti les troupes

ukrainiennes, entament leur progression vers l'ouest, afin notamment d'atteindre Berlin, en proie à des troubles révolutionnaires. Leur invasion est arrêtée le 15 août 1920 sur la Vistule, à l'est de Varsovie, par l'armée polonaise qui les fait refluer. La paix de Riga en 1921 voit la Pologne retrouver ses frontières orientales de l'époque suivant le partage de 1793 (avant l'annihilation définitive du pays, en 1795, avec le troisième partage). Cette fois, les Russes devront attendre dix-huit ans avant de pouvoir dépecer à nouveau la Pologne, avec l'aide de leurs alliés allemands.

Le père de Zbigniew, Bolesław Herbert, a eu comme disciple au collège un certain Stanisław Baczyński, dont le fils deviendra également poète – un poète que nous retrouverons plus tard. Après des études de droit à Léopol, Bolesław obtient son doctorat à Vienne. Durant la Première Guerre mondiale, il est sur le front russe, participe aux combats contre les Ukrainiens en novembre 1918, à Léopol, avant d'affronter les Soviétiques, lors de la guerre de 1920 qu'il termine avec le grade d'officier. Son frère Mieczysław s'est battu dans les Légions polonaises de Józef Piłsudski (1867-1935), intégrées à l'armée autrichienne dès 1914. Quant à leur oncle, Marian Herbert (1864-1935), officier de carrière dans l'armée austro-hongroise, qu'il quitte avec le grade de colonel en 1917, il rejoint la toute nouvelle armée polonaise en 1918, où il devient général dès 1919.

En dépit de cet enfantement politique et militaire dramatique, ou à cause de lui, la Pologne qui renaît en 1918 est d'humeur joyeuse et aborde son avenir avec espoir. Les difficultés ne manquent pas, puisqu'il s'agit de constituer un État, et une économie, à partir de trois provinces précédemment occupées par des empires différents et soumises à des logiques coloniales différentes. D'autant que leurs langues administratives, leurs monnaies et leurs réseaux de communication sont distincts. Léopol est alors la troisième ville de Pologne, derrière Varsovie et Łódź, avec près de trois cent mille habitants; elle en comptera trois cent dix-huit mille en 1939. Elle bénéficie d'une industrie chimique et d'une activité commerciale très développées, mais aussi de la proximité de l'industrie pétrolière du bassin de Drohobycz. Les collines qui l'entourent lui confèrent un charme particulier. Sa vie culturelle est très

animée. Outre des établissements d'enseignement supérieur réputés, elle compte plusieurs théâtres, des cinémas, un opéra copié sur le palais Garnier de Paris et terminé en 1900, ainsi que de vastes pavillons d'exposition, érigés pour la première exposition nationale polonaise, en 1894 (alors même que l'État polonais n'existait pas). Après la Première Guerre mondiale, c'est là que va se tenir la foire orientale annuelle, dont les affiches Art déco vantent les produits dans toute l'Europe. La ville est connue pour abriter une population joviale et souriante qui parle avec l'accent chantant de l'Est. Les cafés et restaurants abondent et la radio diffuse nombre de chansons, tangos et valse, mais aussi des textes satiriques, souvent composés par des artistes locaux.

En 1924, le gouvernement lance une réforme monétaire, destinée à mettre un terme à l'inflation galopante. C'est un succès. En revanche, la situation politique est instable et les combattants ukrainiens, en particulier, ne désarment pas. Ainsi, le 5 septembre, Léopol est le théâtre d'un attentat à la bombe, raté, contre le président de la République, Stanisław Wojciechowski. L'embellie culturelle est confirmée par l'attribution du prix Nobel de littérature à Władysław Reymont, en décembre. Il est le deuxième écrivain polonais à recevoir cet honneur, après Henryk Sienkiewicz, en 1905. Durant l'entre-deux-guerres, la vie littéraire du pays est dominée par des mouvements poétiques successifs. Le Scamandre, qui emprunte son nom au fleuve troyen de l'*Iliade*, se plaît à évoquer le bonheur des sensations sous une forme encore classique. Jarosław Iwaszkiewicz (1894-1980) et Kazimierz Wierzyński (1894-1969), tous deux originaires des confins, sont parmi les représentants les plus significatifs du mouvement et ceux qui auront la plus longue carrière poétique. Pour sa part, le mouvement de la première Avant-garde compose son éloge de la modernité urbaine, sous une forme heurtée, dense de métaphores, illustrée par Tadeusz Peiper (1891-1969) et Julian Przyboś (1901-1970). La Deuxième Avant-garde s'oriente vers le catastrophisme induit par la montée des périls, même s'il est très orné et musical. L'on peut s'en convaincre en lisant Józef Czechowicz (1903-1939) et Czesław Miłosz (1911-2004). Les prosateurs se passionnent plutôt pour des problèmes sociaux, avec Andrzej Strug (1871-1937), Juliusz Kaden-Bandrowski

(1885-1944), y compris à travers le reportage (Ksawery Pruszyński, 1907-1950), ou se délectent de nuances psychologiques (Zofia Nałkowska, 1884-1954) et de sagas familiales (Maria Dąbrowska, 1889-1965). Quant aux visions cauchemardesques d'un Stanisław Ignacy Witkiewicz (1885-1939), elles sont avant tout un témoignage sur la révolution russe qu'il a observée de près. Le théâtre et le cinéma oscillent entre comédies bourgeoises satiriques et fresques patriotiques, pour la plupart inspirées de la littérature nationale. Si la musique reste de facture classique, la peinture connaît en revanche un renouveau avec une inspiration cubiste et expressionniste, initié par de jeunes peintres, dont un grand nombre partent pour Paris et la Bretagne dans les années 1920, pour s'imprégner de nouvelles atmosphères. C'est le cas de Joseph Czapski (1896-1993), peintre, pacifiste mais néanmoins soldat de la Première Guerre mondiale, chargé de retrouver la trace d'officiers polonais disparus en Russie, et qui y ont été exécutés. Il arrive en France le 1<sup>er</sup> septembre 1924, comme nous l'indique un rapport de la police française, deux mois avant la naissance de Herbert – qu'il va justement rencontrer en France, plus de trente ans plus tard, et avec lequel il va partager un goût pour la peinture hollandaise et de très lourds souvenirs.

Le petit Zbigniew, que sa famille appelle affectueusement Ben ou Benek, fait ses premiers pas dans un cercle aimant, dont sa grand-mère paternelle – qui vit avec eux – est la figure centrale. Tous les matins, ses petits-enfants attendent impatiemment son retour de la messe, pour qu'elle leur lise une histoire. Chacun possède sa propre bibliothèque, alimentée par des cadeaux réguliers. C'est aussi à cette époque que leur père leur raconte l'*Iliade*. Souvenir marquant à cause de l'histoire et à cause du narrateur, car, de l'aveu ultérieur de Herbert, leur père ne se préoccupait pas beaucoup de ses enfants. Il prit d'ailleurs l'habitude de partir seul en vacances un mois, à l'étranger. Fait que le poème « Mon père », de 1954, commente ainsi :

Dans les atlas  
anxieux nous courions après lui (I, 45)

Et le père, non sans humour, reprendra le thème dans une lettre de 1963 à son fils qui séjourne alors dans un village

reculé: «Je pense que tu n'as jamais couru aussi longtemps après moi dans les atlas, à la recherche de Ferrare, que moi pour trouver ton Drohiczyn<sup>1</sup>.»

Les élections portent régulièrement au pouvoir le parti paysan, le parti national-démocrate (droite) et le parti socialiste, donnant à chacun environ un tiers des voix, ce qui rend les coalitions, dont le parti paysan est régulièrement la clé, instables. Le général Piłsudski, grand homme de la restauration nationale, s'irrite des querelles partisans qui se déroulent à la Diète, alors que le pays a un besoin urgent de réformes. En mai 1926, il procède à un coup d'État qui bénéficie de l'appui d'un grand nombre de mouvements politiques, dont le parti socialiste, sur le thème de «l'assainissement», avec pour conséquences d'élire un nouveau président, de changer de gouvernement et de travailler à une nouvelle Constitution.

L'enfance est aussi le moment où Herbert noue des amitiés durables. En 1927, par exemple, il fait la connaissance de Leszek Elektorowicz, né le 29 mai 1924, et donc de cinq mois son aîné, qui restera son ami jusqu'à la mort et deviendra critique littéraire, traducteur et écrivain. Leurs pères étant amis depuis le collège, ils se rencontrent à Kajzerwald, lieu de promenade traditionnel des habitants de Léopol, parc où subsistent les ruines du Haut-Château – celui qui est «ouvert à tous les vents» dans l'énigme de Makuszyński, car il est totalement détruit. Quant à la «rivière invisible», il s'agit de la Peltew, canalisée et couverte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui passe sous l'avenue principale du centre. Katarzyna, fille cadette des Dzeduszycki, famille aristocratique de la région, arrive au monde le 23 octobre 1929, à Zarzecze, dans le domaine familial, à moins d'une centaine de kilomètres. Son arrière-grand-père est le fondateur du musée d'Histoire naturelle et d'Ethnographie de Léopol, où sa famille possède un hôtel particulier. Elle n'ira que deux fois avant-guerre à Léopol, pour soigner une coqueluche et admirer les vitrines de la Saint-Nicolas. Y a-t-elle croisé le collégien Herbert dans la rue? Au vu des usages de l'époque, leur différence de milieu social les destine pourtant à ne jamais se rencontrer. Devenue sa femme, elle sera la dédicataire du volume poétique *Rapport de la Ville*

---

1. Zbigniew Herbert, *Korespondencja rodzinna*, Lublin, Gaudium, 2008, p. 194.

*assiégée* (1983), l'un des plus connus et des plus appréciés, ce qui fait probablement d'elle l'une des femmes les plus jalou-sées de l'histoire de la littérature. En 1930, Herbert aurait pu apercevoir la silhouette d'André Frénaud (1907-1993), alors lecteur de français et étudiant à l'université Jean-Casimir de Léopol. Lui aussi deviendra poète et ils feront connaissance à Paris en 1966. Paris, où Herbert reverra *Les Nibelungen*, le film muet de Fritz Lang que son père l'emmena voir au cinéma quand il avait six ans. Cette illustration violente et nihiliste des légendes germaniques, faites de trahison, de perte et de vengeance, n'était sans doute pas un spectacle pour les enfants, mais elle contribua peut-être à ancrer le goût de l'épopée dans l'esprit du jeune Herbert. Et quant à son goût pour l'art, c'est à n'en pas douter l'architecture de sa ville qui l'a fondé, une architecture essentiellement classique, mais ayant su intégrer aussi les innovations de l'Art nouveau.

En septembre 1930, dans le sud-est de la Pologne, les autorités déclenchent des opérations militaires de pacification contre les terroristes ukrainiens mais qui frappent aussi les paysans ukrainiens, suspectés de leur venir en aide. Cette intervention polarise les comportements et accroît la violence de part et d'autre. D'autant que les militants ukrainiens de Galicie orientale ont trouvé refuge en Pologne, car le pouvoir soviétique ne tolère aucune activité subversive sur son territoire et use de méthodes bien plus expéditives à leur endroit. Dans l'ordre politique et symbolique, la ville de Léopol décide de rendre hommage aux combattants polonais, dont de nombreux adolescents, tombés en novembre 1918, lors des affrontements avec les Ukrainiens. Des travaux imposants s'engagent au cimetière Łyczakowski. Une chapelle est édiflée en 1925, puis des catacombes et des rangées de tombes fermées par un arc de triomphe portant l'inscription en latin: « Ils sont morts pour que nous vivions libres. » Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le pouvoir soviétique utilisera des chars pour enfouir ces monuments sous des tonnes de gravats. Et si, après 1989, des accords intergouvernementaux permettront aux Polonais d'entreprendre la restauration du cimetière, les autorités locales multiplieront les obstacles pour retarder les choses au maximum. Hormis le carré militaire, la nécropole comporte des tombes polonaises, d'artistes, de scientifiques, mais aussi

d'anonymes, ainsi que des carrés patriotiques, où reposent des insurgés de 1830 et de 1863 contre la domination russe. Et comme le dit Halina, la sœur de Zbigniew: « Nous avons un peu appris l'histoire dans ce cimetière. » L'autre lieu, éminemment symbolique, et également but de promenade dominicale, est la rotonde, érigée pour l'exposition polonaise de 1894, dans le parc Stryjski, et qui abrite depuis lors le panorama de Raławice. Les panoramas sont extrêmement populaires dans l'Europe de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À thème historique, ils sont faits de panneaux peints, assemblés en un cercle de dimensions imposantes. Ils peuvent être démontés pour voyager à travers le pays et constituent une attraction plus dynamique que la peinture, et destinée à un public plus large que celui des musées. Le panorama de Raławice est dû à deux éminents peintres polonais: Wojciech Kossak (1857-1942) et Jan Styka (1858-1925). Il retrace la victoire éponyme de l'un des héros de l'indépendance américaine, Tadeusz Kościuszko (1746-1817), une victoire remportée en 1794 contre les Russes, avec l'appui de « faucheurs », soit des paysans armés de leurs seules faux. Après-guerre, le panorama est dissimulé dans des réserves, puisque tout ce qui contredit le discours officiel sur l'amitié éternelle entre les peuples russe et polonais est écarté et censuré. Il finit tout de même par rejoindre Wrocław en 1980. L'affluence des visiteurs venant de toute la Pologne est telle que les autorités communistes tentent de la décourager, en instaurant des jours et des horaires de visite ridiculement limités, ce qui ne fait que renforcer la détermination du public.

L'indépendance de 1918, chèrement acquise, apparaît donc comme l'aboutissement de la lutte patiente de tout un peuple. Elle est évidemment perçue comme une chance inouïe, conviction relayée par la presse, mais aussi par le système éducatif qui ambitionne de former des citoyens attachés à la patrie et à la préservation de la liberté – après cent vingt-trois ans d'oppression par des autocrates étrangers. Or, l'un des acquis de la II<sup>e</sup> République de Pologne, tout à fait surprenant au regard de sa courte existence, sera bien d'avoir inculqué à ses citoyens un sens civique et éthique, dont ils donneront la preuve durant la guerre et après elle.

En 1931, la famille Herbert s'agrandit avec la naissance d'un garçon, Janusz. Bolesław, le père, promet alors à sa femme

qu'elle l'accompagnera dans ses voyages lorsque le dernier-né réclamera moins de soins. En attendant, les deux aînés organisent des représentations théâtrales, pour la plus grande joie du public familial. Une visite au musée les incite à se mettre à la peinture et à afficher leurs œuvres un peu partout dans l'appartement. Cette vive imagination, alliée à une volonté affirmée, explique aussi certaines initiatives du petit Zbigniew. Ainsi, laissé un instant seul devant la maison, il est capable de se rendre à son endroit préféré du parc, où il s'assied paisiblement sur un banc. Un jour, après son départ pour l'école, sa mère prend le tramway et l'aperçoit, assis sur le tampon du dernier wagon. Elle alerte alors le contrôleur pour qu'il arrête le tram, sans oser avouer que l'enfant en question est le sien. Au cours de ces années, la famille emménage successivement dans des appartements qu'elle loue rue Piekarski, rue Tarnowski, puis rue Oboz (pendant l'occupation), près du parc Stryjski. En 1932, Bolesław Herbert entreprend de faire bâtir une villa estivale à Brzuchowice, village situé à huit kilomètres de Léopol, mais avec le concours d'un ami architecte, c'est une spacieuse maison qui voit le jour. La construction est de brique blanche avec un toit incliné de tuiles rouges. Brzuchowice, où ils s'installent désormais tous les étés, est situé dans un cadre pittoresque de vallées encaissées qui se succèdent à l'ouest jusqu'à Lublin, rythmées par des collines couvertes de conifères. Ils font aussi des excursions dans les montagnes proches des Carpates, visitent Cracovie et Varsovie, villes d'histoire et de culture.

L'économie polonaise, qui s'était améliorée après 1925, subit le contrecoup de la crise mondiale de 1929 et la situation sociale se dégrade fortement. D'autant que la ressource de l'émigration s'est tarie car les pays d'Europe occidentale et les États-Unis ont subitement refermé leurs frontières. Les journaliers agricoles sont particulièrement frappés, les réformes agraires successives étant restées timides et n'ayant pas réellement modifié la structure des latifundia de l'est de la Pologne, domaines de l'Église ou de l'aristocratie. Le chômage et la misère font descendre les gens dans la rue. Le 16 avril 1936, à Léopol, des affrontements entre manifestants et policiers causent la mort de quatorze personnes. En cette même année 1936, une nouvelle impulsion économique est

donnée par le vice-Premier ministre et ministre du Trésor, Eugeniusz Kwiatkowski. Elle se fonde sur une politique de grands travaux, dont les fonderies, les usines chimiques et les centrales hydrauliques du sud-est de la Pologne portent témoignage jusqu'à aujourd'hui.

Zbigniew commence son éducation à l'école élémentaire de garçons Saint-Antoine, rue Głowiński, où il «écrivit le plus joliment la lettre "b"» si l'on en croit le poème «Monsieur Cogito. Leçon de calligraphie» de 1998. Il y développe aussi un intérêt pour les leçons de choses, grâce à son professeur de sciences naturelles :

il m'incita  
dans ma dixième année  
à devenir papa  
à l'issue d'une attente inquiète  
un marron immergé dans l'eau  
donna un germe jaune  
et tout se mit à chanter  
autour de moi (I, 233)

C'est aussi à ce moment qu'intervient sa première visite à la bibliothèque Ossolineum, qui va décider de sa passion pour la lecture : «je suis meilleur lecteur qu'écrivain». En 1827, après en avoir obtenu l'autorisation des autorités autrichiennes, Józef Ossoliński, un aristocrate polonais, fit construire le bâtiment qui porte son nom. L'édifice abritait alors une maison d'édition, une imprimerie et une bibliothèque renfermant plus de huit cent mille volumes, des milliers de manuscrits, d'incunables, de tableaux, de dessins et de monnaies. Tout cela dans le but de continuer à propager la culture polonaise, en dépit de la disparition du pays, après les partages. À partir de 1937, Zbigniew poursuit son éducation au lycée de garçons Casimir-le-Grand, rue Dwernicki, avec son ami Elektorowicz. Il y rencontre un autre ami pour la vie, Zdzisław Ruziewicz (1925-1997), fils d'un professeur d'université. Ils y croisent Waldemar Voisé (1920-1995) qu'ils retrouveront après-guerre. Le corps professoral compte plusieurs sommités scientifiques, dont Henryk Wereszycki en histoire, mais c'est le professeur de latin, craint de ses élèves, qui produit sur eux la plus forte

impression. Il leur fait dessiner le plan du Forum, pour qu'ils n'apparaissent pas comme des barbares incultes lorsqu'ils iront à Rome, et il leur inculque des vertus et une discipline proprement romaines. La présence de sept collines autour de Léopol incite d'ailleurs à la comparer à Rome, même si son esprit et son architecture sont bien différents. Le jeune Herbert découvre la poésie polonaise classique de Franciszek Karpiński (1741-1825), né à Hołosków, à deux kilomètres de Brzuchowice. Poète mais aussi théoricien du vers, Karpiński est un bel exemple d'écrivain des Lumières par son érudition, et du courant dit sentimental, par l'émotion et l'appel direct au lecteur. Il est également l'auteur de cantiques de Noël, mis en musique et toujours interprétés aujourd'hui. Les études secondaires propagent le culte de la poésie romantique, dont celle de Juliusz Słowacki (1809-1849), né à Krzemieniec, à une centaine de kilomètres à l'est de Léopol, et lui aussi doté d'une grand-mère arménienne. Après l'échec de l'insurrection de 1830, Słowacki quitte le territoire polonais pour ne plus y revenir et compose la majeure partie de son œuvre à Paris. Ses poèmes, autant que ses drames historiques, témoignent d'une grande maîtrise stylistique et présentent les thèmes majeurs du romantisme européen : la nature, l'amour malheureux, la fatalité de l'histoire, les hésitations du héros.

Hors de l'école, les bruits de la rue frappent la sensibilité de l'adolescent Herbert. Les chansons, la musique que l'on entend quasiment à tous les carrefours et qui s'échappe de tous les cafés, créent une ambiance sonore inimitable dont tous garderont la nostalgie, bien des années plus tard. En 1938, le père de Zbigniew devient directeur de la filiale locale de la compagnie d'assurances Vesta. Ainsi, malgré les difficultés économiques de la période, il tente d'assurer à sa famille une certaine stabilité. En janvier 1938, Léopol accueille le cinquième congrès de l'UNDO (parti ukrainien de centre droit), tandis que le pouvoir continue de lutter contre les extrémistes ukrainiens, responsables de nombreux attentats, dont l'assassinat en 1934 du ministre de l'Intérieur, Bronisław Pieracki. Ce dernier événement entraîne la création d'un camp d'internement pour les opposants politiques jugés dangereux. Après la mort de Piłsudski en 1935, les militaires qui lui succèdent au pouvoir s'enlisent dans une dérive autoritaire, toutefois

bien éloignée des fascismes allemand et italien ou du totalitarisme soviétique. En 1938, les membres de la direction du Parti communiste polonais sont convoqués à Moscou, accusés de « déviation trotskyste », fusillés ou déportés au goulag, puis leur parti liquidé.

La II<sup>e</sup> République offre un bilan contrasté. Les querelles politiques intérieures, additionnées aux querelles politiques extérieures (minorités polonaises en Lituanie et en Tchécoslovaquie), à la guerre douanière que lui livre l'Allemagne et aux visées expansionnistes des régimes nazi et soviétique, scellent le destin du pays. La II<sup>e</sup> République a fait sortir de terre une nouvelle entité économique, certes affaiblie par la crise de 1929, mais dont les choix et les investissements façonnent une économie moderne : port de Gdynia, centrales hydroélectriques, industrie aéronautique, chimique... Elle a élevé une première génération de citoyens et favorisé une vie artistique foisonnante. Mais l'étau se resserre, les prétentions allemandes vont croissant, et, après avoir annexé l'Autriche (mars 1938), puis la Tchécoslovaquie (mars 1939), Hitler exige que la Pologne lui cède le territoire du « couloir de Dantzig ». L'absence de réaction de la France et de la Grande-Bretagne lui laisse les coudées franches. En réponse à cette tentative d'intimidation, le ministre des Affaires étrangères, Józef Beck, prononce le 5 mai un discours qui restera célèbre : « En Pologne, nous ne connaissons pas l'idée de la paix à tout prix. Dans la vie des personnes, des nations et des États, il n'y a qu'une chose d'incalculable. Cette chose, c'est l'honneur. » La situation est de plus en plus tendue, mais la population continue d'espérer que sa détermination et son armée suffiront à dissuader les Allemands d'aller plus loin. De fait, ils ne le feront qu'après la signature d'un pacte avec l'URSS, le 23 août, dont l'une des clauses prévoit l'invasion commune de la Pologne et son partage.

En août 1939, la mère de Zbigniew emmène ses trois enfants en vacances, pour la première fois au bord de la mer, sur la Baltique. Jastarnia est un village de pêcheurs sur la presqu'île de Hel, non loin de la ville « libre » de Dantzig. La famille loue une chambre dans une villa, à proximité de l'établissement thermal et de la plage. Les photographies de ces vacances, qui montrent les trois enfants jouant dans le sable et se baignant,

deviennent *a posteriori* les derniers moments calmes et heureux avant l'horreur, tout comme cette photographie prise par son père :

Ce garçon immobile comme la flèche d'Élée  
ce garçon immobile dans les herbes hautes et moi nous n'avons  
[rien de commun  
hors une date de naissance des empreintes digitales  
(«La photographie», II, 349)

Le 1<sup>er</sup> septembre, les Allemands déclarent la guerre à la Pologne et l'envahissent à l'ouest, tandis que le 17 septembre, sans lui déclarer la guerre, les Soviétiques l'envahissent à l'est. Dans «La leçon de latin», Herbert résume la situation avec la concision qu'on lui connaît : «c'est alors que les barbares sont arrivés». La puissance mécanique de l'armée allemande, et en particulier les raids aériens sur la population civile, lui donne assez rapidement l'avantage sur l'armée polonaise, mais le renfort soviétique s'avère très utile. D'autant qu'en termes de guerre psychologique, il réveille les souvenirs des trois partages précédents. Ainsi, lorsqu'il l'apprend, Stanisław Witkiewicz, dont nous évoquons les visions littéraires et picturales catastrophistes, se donne la mort le 18 septembre. Toutes les histoires officielles de la littérature, publiées après-guerre et jusqu'à la chute du communisme en 1989, feront silence sur la date exacte et les motifs de son suicide. Son *Testament*, publié de façon posthume, figure parmi les lectures de Herbert après-guerre. Léopol subit les bombardements allemands à partir du 12 septembre, mais tient le siège et résiste jusqu'au 20, avec une garnison pourtant réduite. À la tête de quatre bataillons et douze canons, le général Langner affronte les Allemands dans la forêt de Janów, toute proche. Le 22, la ville se rend aux Soviétiques, arrivés dans l'intervalle, qui arrêtent immédiatement les soldats et les autorités locales, en dépit de leurs engagements préalables. Ensuite, leurs soldats se mettent à piller les magasins et à détrousser les passants de leurs montres et de leurs chaussures. Le traité d'amitié germano-soviétique, dit aussi Ribbentrop-Molotov, du nom des deux ministres des Affaires étrangères, est signé à Moscou le 28 septembre. Il fixe la frontière entre les deux États. Léopol et l'est de la

Pologne reviennent aux Soviétiques qui y introduisent immédiatement leur ordre. Le NKVD, la police politique, arrête tous les « suspects » : fonctionnaires, nobles, paysans aisés, directeurs d'usine, écrivains... Le peintre Joseph Czapski, rentré de Paris en 1931, s'est réengagé dans l'armée en 1939 et a été capturé par les Soviétiques. Avec vingt-cinq mille autres soldats, il fait partie des premiers déportés et évoque leur passage par Léopol :

Nous étions surveillés de tous côtés par les soldats rouges, qui écartaient brutalement tous ceux qui essayaient de se faufiler près de nous ; mais de partout les femmes accouraient ; sans se soucier des imprécations des soldats et défiant les baïonnettes, elles prenaient des billets pour nos familles que nous leur tendions et nous offraient des cigarettes et même du chocolat. Ce qui m'a frappé à Léopol, c'est cet élan spontané de la rue, ces manifestations de fraternité et de tendresse pour une poignée d'officiers polonais, profondément humiliés, désarmés et entassés sur un camion soviétique<sup>1</sup>.

---

1. Joseph Czapski, *Souvenirs de Starobielsk*, Paris, Cahier n° 1, collection « Témoignages », 1945, p. 26-27. Réédition Les Éditions Noir sur Blanc, 1987.

## II

### « C'EST ALORS QUE LES BARBARES SONT ARRIVÉS » : 1939-1955

#### *La guerre et les occupations*

À l'Est, les territoires pris à la Pologne sont rattachés aux républiques soviétiques de Biélorussie et d'Ukraine. Au terme d'élections évidemment truquées, les deux territoires proclament à 99,7 % (!) leur volonté de rattachement à l'Union soviétique. Le premier secrétaire de la République socialiste d'Ukraine, Nikita Khrouchtchev, réquisitionne la luxueuse villa de l'éditrice et libraire Aleksandra Mazzucato. L'annexion comporte un volet économique: l'introduction du rouble en décembre ainsi qu'un taux de change du zloty polonais, ridiculement favorable au rouble, désorganisent un peu plus la vie quotidienne. Plus grave, la résistance clandestine, inaugurée dès le début octobre sous les deux occupations, s'avère quasiment impossible à maintenir sous la soviétique, tant l'appareil de répression est vigilant et impitoyable. D'autant que les deux occupants collaborent efficacement: en mars 1940, la Gestapo et le NKVD tiennent une conférence commune à Cracovie pour coordonner leur lutte contre la résistance polonaise.

Le début de la guerre a surpris les Herbert à Brzuchowice, où les enfants sont particulièrement effrayés par les avions allemands. Ayant rapidement rejoint Léopol avec sa famille, le père de Zbigniew abandonne sa banque, ses fonctions de

directeur dans les assurances, et trouve un travail de laborantin. Il évite de dormir à son domicile pour échapper à une éventuelle arrestation. La mère de Zbigniew devient elle aussi laborantine – car le système communiste déteste l’oisiveté et ne reconnaît que les métiers ouvriers. Le collège et le lycée polonais sont transformés, à la mode soviétique, en une école secondaire unique, mixte, où le russe, l’ukrainien et les célébrations de propagande prennent le pas sur le programme antérieur. Les portraits des bonzes du parti unique sont suspendus dans les salles de classe, et Zbigniew commence sa carrière d’opposant en mettant le feu à celui de Beria. Suite à cet incident, l’élève Herbert et ses parents auraient dû se retrouver «chez les ours blancs», selon la formule populaire, mais la nouvelle directrice russe préfère étouffer l’affaire, probablement par crainte d’être tenue pour également responsable de cette «provocation politique». Le caractère tragique de l’occupation est aggravé, pour les enfants, par le traumatisme personnel de la mort de leur grand-mère paternelle.

Aux premiers jours de l’invasion allemande, beaucoup de gens, dont des écrivains, ont pris la route de l’exode vers l’est et se sont retrouvés pris au piège par les Soviétiques, à Léopol. En fonction de leurs opinions politiques et/ou de leurs perspectives de survie, certains vont collaborer activement avec le régime. Ils publient dans des revues, donnent des conférences ou écrivent des pièces édifiantes qui revisitent l’histoire sous l’angle des conflits sociaux. D’autres entament ainsi une carrière politico-littéraire qu’ils poursuivront après-guerre en Pologne communiste. Néanmoins, quelques-uns de ces écrivains sont arrêtés et déportés fin janvier, sans doute pour mieux inspirer terreur et soumission aux autres. C’est le cas des poètes Aleksander Wat (1900-1967), Tadeusz Peiper, de la première Avant-garde, Władysław Broniewski (1897-1962)... Cette situation très particulière d’asservissement accéléré des intellectuels anticipe celle de la Pologne stalinienne d’après-guerre, où les mêmes causes produiront les mêmes effets. Elle explique que Herbert soit très tôt sensibilisé à ce phénomène, qu’il décrira avec la métaphore du poème «L’oisillon» :

le sacrifice des ailes fait mal au début  
mais on peut chanter de douleur

puis on aime l'immobilité  
et la peur dicte les paroles du chant (I, 295)

L'atmosphère est terriblement pesante en ville. Les détenus s'entassent dans deux couvents et quelques autres lieux transformés en prison ; les déportations de masse commencent en février 1940, vers le Kazakhstan et la Sibérie. Près d'un million de personnes de toute la Pologne orientale seront ainsi déportées au cours de quatre vagues successives, qui concernent avant tout les Polonais, mais également les Juifs et les Ukrainiens. Artur Międzyrzecki (1922-1996), lui aussi arrivé de Varsovie, est du nombre. Il survivra et nous le retrouverons plus tard, devenu poète et ami de Herbert. Alors qu'il invite ce dernier à dîner, en 1963, il ajoute avec la distance ironique dont le cercle herbertien est coutumier : « après le dîner, nous pourrions nous raconter les fragments les plus tristes de notre vie, ceux des années de guerre<sup>1</sup> ». Enfermés dans des wagons qui mettent des semaines à atteindre leur destination, les prisonniers, à commencer par les enfants et les vieillards, sont nombreux à mourir de faim, d'asphyxie ou d'épuisement. Une fois sur place et en fonction du lieu, Kazakhstan, Sibérie, mer Blanche, les survivants travaillent à l'abattage du bois ou dans les mines. Ils constituent une cohorte esclave, battue, humiliée et sous-alimentée. Toute tentative de fuite est rendue quasiment impossible par les conditions naturelles (étendues désertiques et températures polaires), mais aussi par la collaboration de la population locale qui touche une prime quand elle livre un fugitif. Les habitants de Léopol et d'autres villes de Pologne peuvent ignorer certaines de ces choses, d'autant que les lettres des détenus, lorsqu'elles sont autorisées, sont soumises à la censure. Pourtant, ils en savent l'essentiel, du fait de l'histoire et de la mémoire collective, les déportations vers la Sibérie ayant commencé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La violence est partout : violence de la propagande qui tente de convaincre que le mal, évident pour tous, est le bien, et violence physique des arrestations, tortures, disparitions.

---

1. Zbigniew Herbert-Artur Międzyrzecki, *Korespondencja*, Varsovie, *Zeszyty Literackie*, p. 9.

avec le fer la trique  
à petit feu  
on trace les limites  
de son corps («L'interrogatoire de l'ange», II, 61)

C'est en avril 1940 que débute le massacre des soldats polonais à Katyń, suivis par ceux de Tver et de Kharkov. Au total, vingt-six mille hommes perdent la vie, mais l'annonce de leur mort et l'identité de leur bourreau ne parviendront que plusieurs années plus tard. La nouvelle de la capitulation de la France en juin 1940 ajoute au désespoir. Certes, la déclaration de guerre à l'Allemagne en septembre 1939 ne s'était accompagnée d'aucune offensive qui aurait obligé les Allemands à ouvrir un deuxième front et les Polonais s'en souviendront ; mais voir la puissance militaire française s'écrouler comme un château de cartes est un coup terrible pour le moral des populations. Les hommes politiques et les soldats polonais qui s'étaient réorganisés en France à la fin 1939 passent en Angleterre pour y continuer la lutte et y installent le gouvernement en exil. La seule consolation possible pour la population naît des leçons de l'histoire et de la volonté de tenir, malgré tout. L'histoire universelle murmure que même les empires les plus puissants finissent par s'écrouler. L'année 1941, à Léopol, débute avec l'arrestation fin janvier du général Leopold Okulicki, venu prendre le commandement de la résistance dans les territoires orientaux. Les Soviétiques l'arrêtent par hasard, sans savoir à qui ils ont affaire ; il est donc « simplement » déporté au goulag. Galvanisés par leurs victoires successives en Europe, les Allemands lancent une offensive contre l'URSS le 21 juin. C'est ainsi que Herbert s'en souvient, cinquante ans plus tard : « La guerre germano-soviétique nous surprit (comme elle surprit l'état-major soviétique) à Léopol, le 22 juin 1941 à 5 h 30... Nous habitions rue Perczyński et mon père se cachait toujours<sup>1</sup>. » Malgré leur hâte à s'enfuir, les Soviétiques prennent le temps d'exécuter cinq mille prisonniers au revolver ou à la mitrailleuse, dans différents lieux de détention, entre le 25

---

1. Notes à l'hôpital Saint-Louis du 22 juin 1991. Bibliothèque nationale de Pologne à Varsovie, Département des manuscrits, archives Zbigniew Herbert.

et le 26 juin. Au couvent Sainte-Brigitte, ils font brûler vifs les prisonniers dans leurs cellules. Les cadavres sont si entassés que leur transport et leur inhumation vont prendre plusieurs jours et l'odeur de décomposition imprégner toute la ville. Le 27 juin, l'OUN, l'Organisation des nationalistes ukrainiens, conduit un soulèvement à Léopol, et le 30, le premier bataillon de la Légion ukrainienne occupe la ville, précédant les Allemands de huit heures. Deux mille Juifs sont victimes du pogrom qui fait rage aussitôt. Les Allemands s'attaquent aux professeurs de l'université et de l'école d'ingénieurs, ainsi qu'à leurs proches. Le 4 juillet, ils exécutent vingt personnes, parmi lesquelles Władysław Boy-Żeleński, écrivain et traducteur de littérature française, et Stanisław Ruziewicz, professeur de médecine et père de l'un des amis de Zbigniew. Le nouvel occupant ferme tous les lycées et établissements d'enseignement supérieur, ne laissant subsister que les filières professionnelles pour une population destinée à les servir. Les théâtres sont également fermés et l'accès de certains cafés et restaurants interdit aux non-Allemands. Les Allemands déportent et exterminent la population juive locale. Tout comme les Soviétiques avant eux, ils utilisent le sentiment national ukrainien et son rêve d'un État autonome pour se concilier une partie de la population.

Les autres affrontent le nouvel occupant. On organise des cours clandestins pour les lycéens, auxquels participent Zbigniew et son ami Zdzisław Ruziewicz, qu'il aide à surmonter la période terrible de son deuil. Un soir d'hiver, Zbigniew part faire une balade à ski qui se termine très mal. Il se casse la jambe et n'est secouru que plusieurs heures plus tard. Il sera soigné pendant deux ans mais sa jambe gauche restera plus courte que l'autre. Il boitera toute sa vie et s'emploiera à dissimuler cette infirmité. Il en concevra une sympathie pour le poète romantique anglais Byron, lui aussi affecté d'une claudication de la jambe gauche, qui fut tué en combattant pour l'indépendance grecque. Ayant découvert un volume de T. S. Eliot lors de sa convalescence prolongée, Zbigniew s'est mis à écrire des poèmes. Pour aider matériellement sa famille, il nourrit des poux de son sang à l'Institut Weigel, lequel produit des vaccins contre le typhus pour les soldats allemands du front de l'Est. Les Allemands n'ont pas laissé le choix au professeur Weigel (candidat au prix Nobel de médecine

avant-guerre), qui a au moins la satisfaction de donner du travail à plusieurs centaines d'habitants et de les protéger. Car cette activité rémunérée fait aussi bénéficier d'un *Ausweis* (laissez-passer) qui écarte *a priori* le danger d'être raflé ou arrêté. En 1942, à plus de mille cinq cents kilomètres à l'est, à Stalingrad, Karl Dedecius, Allemand né à Łódź en Pologne centrale, en 1921, est soldat. Il prend part au siège de la ville, est fait prisonnier et passe sept ans au goulag, d'où il pourra tout de même gagner l'Allemagne de l'Ouest. Il sera le premier traducteur de Herbert en allemand et contribuera à populariser son œuvre. En avril 1943, alertés par la population locale, les Allemands découvrent les corps des soldats polonais exécutés à Katyń trois ans plus tôt. À la demande d'explications du gouvernement polonais en exil, les Soviétiques répondent par une rupture des relations diplomatiques. Il faudra attendre 1991 pour qu'un président russe reconnaisse officiellement leur responsabilité dans le massacre.

Le 13 septembre 1943, Zbigniew et sa famille sont de nouveau frappés par un drame personnel : la mort de Janusz, le benjamin, des suites d'une appendicite mal soignée. Herbert avait brûlé ses premiers poèmes, dans l'espoir que ce sacrifice symbolique sauve la vie de son frère. Le petit garçon meurt alors qu'il est en train de lui raconter une histoire. Cette perte bouleverse toute la famille et la question du sacrifice va hanter une partie de l'œuvre de Herbert. Les événements tragiques se succèdent, quasiment sans interruption. Les extrémistes de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (UPA) massacrent la population civile polonaise en Volhynie, puis au sud, en Galicie orientale. Suivant l'exemple de l'insurrection du ghetto de Varsovie mi-avril, l'Union militaire juive, constituée d'officiers juifs de l'armée polonaise, déclenche en juin un soulèvement dans le ghetto de Léopol, créé par les Allemands en 1941<sup>1</sup>. Il est écrasé. Quelques semaines plus tard, Zbigniew prête serment et intègre une organisation de résistance. Le même jour, il fait faire son portrait par un photographe et une veste chez un tailleur. Ces signes marquent son entrée dans l'âge adulte. Il obtient son baccalauréat dans l'enseignement clandestin en

---

1. Józef Garliński, *Polska w drugiej wojnie światowej*, Londres, Odnova, 1982, p. 250.

janvier 1944. Le niveau des cours est suffisamment élevé pour que son diplôme soit reconnu après-guerre. Il entame ensuite des études universitaires en littérature polonaise, toujours dans la clandestinité.

Le 4 janvier 1944, poursuivant leur contre-offensive, les troupes soviétiques passent la frontière orientale de la II<sup>e</sup> République. Aussi, le 9 janvier, le gouvernement émigré à Londres annonce-t-il la création d'un Conseil d'union nationale destiné à assurer la transition en Pologne. Le 5 février, il demande à la résistance de traiter l'Armée rouge en alliée et d'éviter tout affrontement, sinon pour se protéger. En février, dans les zones rurales entre Léopol et Przemyśl, les extrémistes ukrainiens intensifient leurs attaques contre la population civile polonaise et font des milliers de victimes. Les survivants s'enfuient. Ce contexte de terreur renouvelée, la perspective d'une deuxième rencontre avec l'Armée rouge et l'incertitude politique qui pèse sur l'avenir des territoires orientaux incitent Bolesław Herbert à quitter Léopol avec sa famille pour rejoindre Cracovie. C'est là que réside la veuve de son cousin, le capitaine Edward Herbert, disparu en 1940 et dont on a retrouvé la trace dans la fosse commune de Katyń. Malgré l'opposition de Zbigniew et de sa sœur, qui ne veulent quitter ni leur ville ni leurs amis, ils partent le 26 mars en train. Trois jours plus tard, dans une lettre à son ami Ruziewicz resté à Léopol, Zbigniew exprime déjà sa nostalgie. La fidélité que Herbert va manifester à ses «pays» ne résulte pas seulement de la devise de sa ville natale : *Semper fidelis*, mais tient à un trait essentiel de son caractère qui va imprégner autant sa vie publique que privée, son écriture que son engagement. Au cours des premières semaines, la famille est occupée à organiser sa survie. Bolesław trouve du travail dans une coopérative de la campagne proche, à Proszowice, et Zbigniew est embauché comme vendeur dans un magasin de Cracovie, ce qui lui procure un permis de travail allemand. Il prend contact avec la clandestinité locale qui le charge de missions d'observation. Son infirmité l'écarte d'un service plus actif. Il est remarquable qu'en dépit d'une situation dramatique, sa jeunesse et son enthousiasme le portent tout de même à célébrer la vie : «Je suis devenu, mon ami, un drogué enragé, un drogué de la vie [...] je t'écris cela pour

que tu croies en la VIE (sans égard pour ce qui se passe), que tu croies qu'il existe quelque chose d'extraordinaire, de génial, au-delà du rideau noir qui entoure notre avenir le plus immédiat<sup>1</sup>. » Cette allégresse un peu déconcertante naît du fait qu'il est tombé amoureux. Et l'amour est un puissant ressort dans la vie de Zbigniew. Il l'incite aussi à écrire des poèmes, marqués par la forte empreinte du symbolisme et assez maladroits.

Les Soviétiques continuent leur progression vers l'ouest et libèrent Léopol le 27 juillet 1944 avec l'aide des résistants polonais de l'Armée de l'Intérieur, qu'ils s'empressent d'arrêter et d'envoyer au goulag, quand ils ne les liquident pas sur place. Ils sont en effet persuadés que ces combattants aguerris peuvent constituer un obstacle à leur prise du pouvoir en Pologne. Le 1<sup>er</sup> août, la résistance polonaise et le gouvernement de Londres déclenchent l'insurrection de Varsovie, afin de libérer la ville par leurs propres moyens. Herbert a-t-il songé à la rejoindre ? Sans doute, mais son infirmité et l'angoisse de ses parents qui viennent de perdre un fils l'empêchent de mettre ce projet à exécution. L'insurrection parvient à durer deux mois, malgré une répression acharnée qui fait deux cent mille morts. Parvenue sur la rive droite de la Vistule, à l'est de la ville, l'Armée rouge reste passive, y compris lorsque les soldats de la 1<sup>re</sup> armée polonaise, intégrée en son sein, tentent de venir au secours des insurgés<sup>2</sup>. De même, Staline refuse aux appareils britanniques voulant effectuer des parachutages l'autorisation de se ravitailler dans les aéroports contrôlés par les Soviétiques. Parmi les morts de l'insurrection figurent Krzysztof Baczyński (1921-1944), fils du condisciple de Bolesław Herbert au collège, et Tadeusz Gajcy (1922-1944). L'un et l'autre avaient publié dans la clandestinité quelques volumes de poèmes, de

---

1. Lettre du 24 avril 1944 à Zdzisław Ruziewicz, in BN, akc. 19136/1.

2. Les forces armées polonaises, poursuivant le combat hors de Pologne après 1939, sont les suivantes : 1) les unités créées en France en février 1940 puis évacuées en Angleterre qui combattent à Narvik, El-Alamein, Tobrouk, en Normandie et en Hollande ; 2) l'armée Anders, créée en 1941 avec des rescapés du goulag, qui passe au Proche-Orient et se bat en Égypte, Libye puis débarque en Italie ; 3) la 1<sup>re</sup> armée polonaise, créée par les Soviétiques en 1943, également avec des rescapés du goulag, combat sur le front de l'Est et arrive jusqu'à Berlin.

prose et de théâtre qui démontraient un incontestable talent. Leur mort héroïque et la censure d'après-guerre, visant à faire disparaître tout témoignage de la résistance non communiste, vont contribuer à leur légende.

L'offensive soviétique du front du Sud se poursuit et Cracovie est finalement libérée en janvier 1945. Pendant cette période, les Herbert se sont abrités à la campagne, où ils ont survécu à un bombardement qui leur a fait perdre leurs dernières possessions.

### *Survivre*

La conférence de Yalta début février 1945 constitue un tournant dans les rapports entre les grandes puissances et domine tout l'après-guerre. Staline y obtient, entre autres, de conserver les territoires orientaux de la II<sup>e</sup> République, annexés en 1939 grâce au pacte germano-soviétique. Ce dont Roosevelt et Churchill omettent d'informer leurs alliés polonais qui ne le découvriront que quelques mois plus tard. Les Soviétiques sortent visiblement renforcés de cette conférence, puisqu'en mars, ils arrêtent par trahison les seize membres du Conseil de la résistance polonaise. Ils les emmènent à Moscou et les condamnent à de lourdes peines de prison en juin, à l'issue d'un simulacre de procès où sont proférées des accusations délirantes. C'est toujours à Moscou qu'est entérinée la création d'un gouvernement provisoire polonais, dit de coalition, où les communistes se taillent la part du lion et accordent à Stanisław Mikolajczyk, leader du parti paysan rentré de Londres, le poste de vice-Premier ministre. Le traité frontalier polono-soviétique qui fige la frontière orientale est signé le 6 août. La Pologne perd ainsi plus de vingt pour cent de son territoire d'avant 1939.

En mars 1945, les universités de Cracovie rouvrent leurs portes et Zbigniew et sa sœur s'y inscrivent, lui en commerce et elle en médecine. Zbigniew suit aussi quelques cours à l'Académie des beaux-arts et à la faculté de philosophie. Il fait ses études de commerce en même temps que Tadeusz Chrzanowski (1926-2006), plus attiré par l'art que par les affaires et qui deviendra un historien d'art réputé, professeur

à l'Université catholique de Lublin et poète, à ses heures perdues. Dans l'esprit de ces jeunes gens, les études de commerce sont censées leur permettre de travailler à l'export et de voyager à l'étranger. Un autre condisciple de l'École supérieure de commerce, Andrzej Ciechanowiecki (1924), est à l'initiative du Club des logophages – dont le nom parle de lui-même: «les mangeurs de mots». Le club cesse d'exister lorsque Ciechanowiecki est jeté en prison, à cause de son passé de résistant. Il n'en sortira que début 1956, profondément changé. Herbert et Chrzanowski font aussi la connaissance de Stefan Kisielewski (1911-1991), à l'époque professeur à l'École supérieure de musique, dont il sera bientôt limogé, et également collaborateur du *Tygodnik Powszechny* (*L'Hebdomadaire universel*). Zbigniew lit régulièrement cette revue intellectuelle catholique, rédigée et éditée à Cracovie par Jerzy Turowicz (1912-1999) et son équipe. L'hebdomadaire bénéficie du soutien de l'épiscopat polonais et de la tolérance du pouvoir qui n'attaque pas encore l'Église de front. C'est de fait la seule publication qui ne soit pas acquise au régime, dans un océan de propagande primaire, ce qui la rend précieuse y compris aux non-catholiques. «Je le lisais pour éviter d'être perdu et désespéré, et aussi parce que je ne vivais pas – et je ne veux pas vivre – à genoux<sup>1</sup>.» Les études de Zbigniew ont un corollaire pratique puisque, pour subsister, il travaille comme vendeur dans un magasin. Il fait venir à Cracovie son ami Zdzisław Ruziewicz et sa mère, qui étaient restés à Léopol. L'atmosphère qui régnait dans cette ville est illustrée par une lettre du 22 octobre de Hania, une amie de Zbigniew: «En janvier, ils ont emmené mon père en Russie, où il a été plusieurs fois gravement malade, nous n'avons eu de ses nouvelles qu'en juillet; nous voulions partir pour Varsovie mais nous attendions mon père, la vie est horrible ici, nous aurions dû partir quand Mietek le conseillait.»

Depuis que la frontière orientale est fixée, les Soviétiques incitent les Polonais qu'ils n'ont pas encore déportés à partir, pour se débarrasser d'une minorité encombrante. Et du fait de sa proximité géographique et culturelle, Cracovie accueille beaucoup de réfugiés de l'Est à cette époque, en particulier

---

1. Zbigniew Herbert-Jerzy Turowicz, *Korespondencja*, Cracovie, a5, 2005, p. 51.

des étudiants qui tentent de remettre leur vie sur des rails, comme Janusz Odrowąż-Pieniążek (1931-2015), un autre ami de Herbert, qui deviendra directeur du Musée de la Littérature de Varsovie. À l'époque, nombre de jeunes filles succombent au charme de Zbigniew. Il appartient en effet à la catégorie des séducteurs discrets, d'autant plus redoutables. Ses admiratrices le voient ainsi : mince, les cheveux châtain clair, le regard vif et intelligent, le sourire agréable. Il est éloquent, engage facilement la conversation et possède de bonnes manières. Quand c'est un homme qui le décrit, le portrait est plus nuancé : taille moyenne, un mètre soixante-dix, boîte légèrement, visage rond, sourire franc et large, nez un peu en trompette, sympathique, simple. Il n'est pas dogmatique et ne porte pas de jugements *a priori*. Tous soulignent sa chaleur, son humour, son habileté à détendre une situation, en racontant une histoire, en chantant une chanson. Et c'est un leitmotiv dans la vie de Zbigniew : il chante des chansons, avec ses amis, avec des inconnus, y compris dans une langue étrangère. Ce qui est somme toute assez normal pour un poète, en particulier chez ceux qui souhaitent établir une communication avec l'autre.

En mai, les parents de Zbigniew partent s'installer à Sopot, ville balnéaire proche de Gdańsk, où Bolesław a trouvé un travail au bureau chargé de la reconstruction. Une majorité de civils allemands ayant abandonné en hâte la région devant l'avancée soviétique, un nombre significatif de logements et d'activités deviennent disponibles pour les réfugiés polonais de l'Est, qui sont encouragés à s'y installer. C'est aussi le cas pour les territoires ex-allemands de l'Ouest, qui vont de Szczecin (Stettin) sur la Baltique à Wrocław (Breslau) en Basse-Silésie. À l'initiative des Britanniques, ils ont été accordés à la Pologne en compensation de ses pertes territoriales à l'est, à la conférence de Potsdam, en août 1945. Ce qui explique que les racines familiales de la plupart des habitants de Szczecin se trouvent dans la région de Mińsk ou de Vilnius, et celles des habitants de Wrocław, dans celle de Léopol. La vie politique polonaise suit le scénario rédigé à Moscou. La poignée de militants communistes arrivés dans les fourgons de l'Armée rouge prend le pouvoir, en s'assurant le contrôle de l'armée et de la police, rebaptisée Milice civique. Ils sont aidés en cela par la présence de cinq cent mille soldats soviétiques,